

Réimpression de l'article de Jean Boisselier : " Les anciennes capitales du Cambodge "

in : Cambodge, revue illustrée khmère, Phnom-Penh, 1^{er} janvier 1953, n°1 : 17-24.



- **Présentation éditoriale 2.**
- **Bibliographie complémentaire..... 4.**
- **Accès direct à l'article 6.**

[Présentation éditoriale]

L'intérêt mesuré que l'on peut porter à ce texte réside dans un fait précis : l'auteur y évoque un paradoxe fondamental pour la compréhension de l'histoire des sociétés sudest-asiatiques, propre, dit-il, à leur fraction indianisée : les capitales, expression s'il en fut de la durée sociale des communautés humaines, ne résistent pas au temps. Remarquant avec justesse qu'Athènes ou Rome font la gloire des nations européennes à proportion de ce qu'elles relèvent d'une antiquité valorisée précisément pour la permanence spatiale qu'elles représentent, Jean BOISSELIER propose, à partir de l'exemple cambodgien, un diagnostic inverse : le caractère éphémère des capitales aurait pour horizon leur démultiplication spatiale, laquelle serait l'étalon d'une puissance *a priori* sans valeur aux yeux des Occidentaux.

Au-delà de la question proprement urbaine, il s'agit en réalité des fondements d'une civilisation et de la manière dont elle se représente l'inscription dans l'histoire. Si nous avons tendance à reprendre des conceptions babyloniennes classiques – la civilisation s'exprime avant tout par la construction d'un site urbain pérenne, sur lequel se greffe une structure étatique utilisant l'écriture – force est de constater que l'Asie du Sud-Est procède tout autrement : « nous avons affaire dans cette région à une grande instabilité des sites urbains. Point de grandes villes qui, comme Rome ou Paris, Canton, Xi an ou Zheng zhou, remonte à une haute, voire une très haute antiquité »¹. La raison d'une telle mobilité est encore obscure, mais il n'est pas interdit d'avancer des hypothèses.

On sait, en premier lieu, que les systèmes politiques sudest-asiatiques ont cette particularité d'alterner leur assise – maritime et marchande puis agraire et territoriale et de nouveau maritime et marchande – par tranches de demi-millénaire. Largement dépendant des communications eurasiatiques², les sites des capitales y sont soumis à des mouvements de balancier qui, tantôt les rapprochent de la mer et des grandes artères fluviales, tantôt les en éloignent vers l'hinterland rizicole³. C'est ainsi que l'on peut comprendre, pour le cas du pays khmer, la localisation successive des capitales historiques au sein de trois grands ensembles : le delta du Mékong, au Sud, la plaine intérieure au nord d'une ligne Battambang - Siemreap -Kompong Thom⁴, enfin les Quatre-Bras, au centre, cas d'hybridation bien identifié entre permanence des royaumes agraires, et ouverture aux réseaux maritimes.

Mais cela n'explique pas tout car au sein même de ces espaces les capitales se sont succédées. La conception du temps est sans doute à l'origine de cette gestion particulière des centres itinérants. Paul Mus a montré comment les grands temples sudest-asiatiques, centres cosmiques de leur capitales, étaient des chronogrammes dont la matérialisation spatiale avait vocation de contrôle du temporel⁵. Ce temps qui, loin du notre, reste fondamentalement dual (calqué sur le rythme de la mousson), éventuellement cyclique (les cycles moyens des dynasties brahmanistes, puis les cycles courts des règnes bouddhistes) mais toujours précaire, et donc renouvelable par nécessité⁶. Régénérer le temps, c'est-à-dire permettre aux sociétés humaines de durer, implique dès lors une succession d'aménagements spatiaux, repérable dans les statistiques : plus d'un quinzaine de capitales en 1700 ans d'histoire, soit une moyenne approximative de 110 années par capitale.

On voit donc avec quelles précautions il convient de recevoir le diagnostic de notre auteur sur le caractère « indien » de ces capitales itinérantes⁷. Le plus étonnant, à cet égard, est de voir

¹ Cf. LOMBARD, Denys, « Pour une histoire des villes du Sud-Est Asiatique », 1970 : 849.

² Cf. NEPOTE, Jacques, « La Péninsule sud-est asiatique et les communications eurasiatiques », 1996 (1) : 141-154.

³ Cf. LOMBARD, Denys, « A propos de l'histoire des villes d'Asie du Sud-Est. Nouvelles considérations », 1994 : 99-106.

⁴ Cf. GROSLIER, Bernard-Philippe, « Pour une géographie historique du Cambodge » in *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n°104, 26^{ème} année, octobre-décembre 1973 : 337-379.

⁵ Cf. MUS, Paul, *Barabudur. Esquisse d'une histoire du bouddhisme fondée sur la critique archéologique des textes*. Cinquième partie : « La valeur cosmique du stûpa. Cosmogrammes et géomancie dans la croyance commune de l'Asie » : 173-474.

⁶ FOREST, Alain & MAK, Phoeun, « Le temps d'Angkor dans les chroniques royales khmères », in Nguyễn Thê Anh et Alain Forest (eds), *Notes sur la culture et sur la religion dans la Péninsule indochinoise (en hommage à M. Pierre-Bernard Lafont)*, Paris, L'Harmattan, 1994 : 77-106.

⁷ Le chassé-croisé des influences qui sont à l'origine de ces chronogrammes sudest-asiatiques est d'une plus grande complexité : il faut en particulier distinguer l'influence babylonienne éventuellement relayée par l'indianisation, d'un vieux fond relatif à la religion chtonienne des Moussons, ancien *koiné* à laquelle appartenait l'Asie du Sud-Est à une haute époque, et dont les valeurs sont toujours intactes.

BOISSELIER soulever en amont de sa réflexion le point nodal de l'altérité culturelle qu'est la capitale, et, tout en même temps, y succomber en aval. S'il parvient en effet à s'extraire du tropisme angkorien – puisqu'il évoque abondamment les capitales pré-angkoriennes – , il s'en faut de peu qu'il échappe au filtre déformant de l'indianisation brahmanique, relais bien connu d'une incompréhension européenne des sociétés sudest-asiatiques. Ne passe-t-il pas sous silence les capitales post-angkoriennes, à peine évoquées en quelques lignes ? Bassan, Chatomukh, Srei Santhor, Longvek Oudong et quelques autres représentantes de 400 ans d'histoire des « anciennes capitales du Cambodge » sont ainsi curieusement minorées.

Il n'en reste pas moins qu'en qualité d'historien de l'art, l'auteur fournit les matériaux premiers d'une réflexion qu'il faudrait prolonger⁸. Le *modus operandi* de l'installation d'une capitale, par exemple, est révélateur d'un schéma mental qui demeure largement valable pour l'époque contemporaine : aménagement d'un site favorable grâce aux techniques de géomancie (creusement d'un bassin sacré), propitiation du lieu (autel au culte des ancêtres), puis construction du chronogramme (temple destiné au culte royal) et, pourrait-on ajouter, octroi d'un nom par le roi⁹. La sémantique est à cet égard révélatrice de ce que peut être l'urbanité en contexte khmer : le mot cambodgien pour « ville » signifie en son sens premier « capitale royale » puisqu'il s'agit étymologiquement du « lieu où réside le roi »¹⁰. Ce qui frappe, au final, c'est le principe régalien qui structure toujours l'aménagement 'urbain' : un schéma géométrique à cinq orient¹¹.

Le texte de Boisselier est donc à lire comme une introduction à cette vaste question qu'est la matérialisation spatiale des lieux du pouvoir comme autant de mésocosmes¹² sensés agir sur la marche du monde.

*
* *
*

L'édition en ligne de cet article nécessite quelques précisions techniques : bien que la mise en pages diffère de l'édition originale, nous avons respecté le contenu ainsi que l'ordonnancement des paragraphes. Par contre, les illustrations éditoriales accompagnant le texte, d'intérêt moindre, et risquant de surcharger le fichier .pdf n'ont pas été reproduites. Dernier point, des précisions complémentaires sur tel ou tel élément de l'article sont intégrées dans ledit article sous forme de note en bas de page encadrées par des crochets et surlignées en gras.

G M-G

⁸ En suivant par exemple la voie tracée par Paul LEVY dans sa lecture dualiste exogame des fondations 'urbaines' sudest-asiennes, cf. LEVY, Paul, « Doublets onomastiques au Laos et ailleurs dans l'Asie du Sud-Est. A propos de Sxxien Doñ – Sxxien Txxonñ, un ancien nom de Luang Prabang » in *Bulletin de l'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme*, 1942, p. 139-150.

⁹ Pour une application historique précise de ce schéma à l'époque post-angkrienne, cf. THOMPSON Ashley, "Lost and Found : the stupa, the four-faced Buddha, and the seat of royal power in Middle Cambodia", 1998.

¹⁰ A partir d'une racine vieux-khmer au sens encore plus prosaïque de "roi", cf. POU, Saveros, *Dictionnaire Vieux-khmer – Français – Anglais*, Paris, Cedoreck, 1992 : 105. A noter l'étymologie concurrente proposée dans KEIGHTLEY, N. David (ed.), *The Origins of Chinese Civilization*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1983, p. 438-439 : il y aurait eut un mot *krang / « rivière » austro-asiatique, emprunté par les Chinois (chiang) et présent de nos jours sur toute l'aire ethnolinguistique péninsulaire (vieux mon = "krung" / Bahnar et Sedang = "Krong" / viet = "Sông" / thaï = "Klong" étant alors un emprunt au mon-khmer / tibétain = "Klung" / birman = "khyauang"). Termes empruntés par ailleurs par les austronésiens de la péninsule : cham = "kraung" / malay = "Krong"). La présence d'un fleuve traversant les cités royales est évidemment un élément fondamental des cosmologies sudest-asiatiques, mais cette étymologie n'a pas, jusqu'à plus ample informé, reçu de confirmation.

¹¹ Perceptible à Angkor Thom comme à Phnom Penh, cf. NEPOTE, Jacques, *Le palais du roi Norodom I. Histoire et description, suivies de l'analyse structurale de la symbolique du palais royal de Phnom-Penh*. Doctorat de 3 cycle d'Ethnologie.

¹² « S'il était permis de forger un néologisme, le terme de *mésocosme* serait utile, pour désigner avec précision de pareils objets magiques, soit simplement rituels soit architecturaux, qui sont par définition l'œuvre de l'homme : on réserverait le mot *microcosme* à la réduction naturelle du monde que constitue le corps humain. » in MUS, Paul, *Barabudur. Esquisse d'une histoire du bouddhisme fondée sur la critique archéologique des textes*, Arma Artis, (1935) : 241.

[Bibliographie complémentaire]

1.Histoire de l'urbanisation de l'Asie du Sud-Est

- MCGEE, *The Southeast Asian City : A Social Geography of the Primate Cities of Southeast-Asia*, Londres, G.Bell & Sons, 1967.
- LOMBARD, Denys, « Pour une histoire des villes du Sud-Est Asiatique » in *Annales, ESC*, 1970, n°4 : 842-856.
- LOMBARD, Denys, « A propos de l'histoire des villes d'Asie du Sud-Est. Nouvelles considérations » in *Cités d'Asie*, Cahiers de la recherche architecturale, n°35/36, 1994 : 99-106.
- REID, Anthony, « The structure of cities in Southeast Asia : fifteenth to seventeenth centuries » in *Journal of Southeast Asian Studies*, Singapour, 11-2, 1980 : 235-250.

2. Monographies des capitales de la Péninsule

- BEZACIER, Louis, « Conception du plan des anciennes citadelles-capitales du Nord-Viêt-nam » in *Journal Asiatique*, CCXL, 1952, fasc. 2.
- PAPIN, Philippe, *Histoire de Hanoi*, Fayard, 2001, 404 p.
- NEPOTE, Jacques, « Louang Prabang. D'une position géographie-politique articulatoire à un urbanisme microcosmique » in *Péninsule*, n°34, 1997 : 129-152.
- STERNSTEIN, Larry, "Krung Kao; the old capital of Ayuthaya" in *Journal of the Siam Society*, LIII, 1965 : 84-121.

3. Monographies des capitales du Cambodge

a)- Les capitales pré-angkorienes

- JACQUES, Claude, « Le pays khmer avant Angkor » in *Journal des Savants*, 1986 : 58-93.
- MALLERET, Louis, *Archéologie du delta du Mékong*, 4 volumes, EFEO, Paris, 1959-1963.
- TRANET, Michel, *Sambaur-Prei-Kuk. Monuments d'Içanavarma (615-628. Travail d'inventaire financé par la fondation Toyota*. Phnom Penh, Volume 1 (1995-1996), 433 p. ; Volume 2 (1996-1997), 431 p. ; Volume 3 (1998-1999), 413 p.
- VICKERY, Michael, *Society, Economics, and Politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7th-8th Centuries*, The Center for East Asian Cultural Studies for Unesco, The Tokyo Bunko, 1998, 486 p.

b)- Les capitales angkorienes

- COEDES, Georges, *Pour mieux comprendre Angkor*, Imprimerie d'Extrême-Orient, Hanoi, 1943, 207 p.
- FILLIOZAT, Jean, « Le symbolisme du Phnom Bakhèñ » in *BEFEO*, XLIX, 1947-1950 : 527 sqq.

- GROSLIER, Bernard-Philippe, *Inscriptions du Bayon*, in *Le Bayon*, EFEO, Paris, 1973 : 83-306.
- MANNIKA, Eleanor, *Angkor Wat. Time, Space, and Kingship*, University of Hawaii Press, Honolulu, 1996, 341 p.
- MUS, Paul, « Le symbolisme à Angkor Thom : le grand miracle du Bâyon » in *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, janvier-mars, 1936 : 57-68.
- NEPOTE, Jacques, « Angkor, témoin de la Cité hydraulique » in *Clio*, 2003 (téléchargeable sur le site <http://www.clio.fr>).

c)- Les capitales post-angkoriennes

- CœDES, Georges, « Etudes cambodgiennes VIII. La fondation de Phnom Penh au XVe siècle, d'après la chronique cambodgienne » [première publication in *BEFEO* XIII (6), p.1-36] in CœDES, Georges, *Articles sur le pays khmer*, [réimpression de l']EFEO, Paris, 1989 : 22-27.
- GROSLIER, Bernard-Philippe, *Angkor et le Cambodge au XVIe siècle, d'après les sources portugaises et espagnoles*, Paris, 1958, 194 p.
- KITAGAWA, Takako, « Capitals of the post-angkor period : Longvek and Udong », unpublished draft paper, 1996, 9 p.
- FOREST, Alain, avec la collaboration de ROS, Chantrabot, "Autour d'une visite aux sites de Srei Santhor" in *Péninsule* n°42, 2001 (1), : 43-80.
- MAK, Phoeun, « Le phénomène urbain dans le Cambodge post-angkorien » in *péninsule indochinoise. Etudes urbaines*, sous la direction de B.P. LAFONT, Paris, L'Harmattan, 1991 : 39-57.
- ROS, Chantrabot, "Srâlâp Daun Tei Pichey Prei Nokor, la capitale royale de Sdach Kân du XVIème siècle" in *[Actes du] 3^{ème} Congrès National de la Recherche Socio-Culturelle sur le Cambodge, 15-17 Novembre 2000*, Université Royale de Phnom Penh : 128-140.
- THOMPSON Ashley, "Lost and Found : the stupa, the four-faced Buddha, and the seat of royal power in Middle Cambodia", paper presented at the 7th International Conference of the EASEAA, Berlin, 1998, 13 p.

Les anciennes capitales du Cambodge

Par **Jean-BOISSELIER**, Délégué de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à Phnom-Penh, conservateur du Musée Albert Sarraut.

Parler des capitales de l'ancien Cambodge c'est, pour beaucoup, n'évoquer que la prestigieuse cité d'Angkor et ses ruines étonnantes qui frappèrent d'admiration les premiers voyageurs qui les visitèrent voilà moins d'un siècle et firent écrire à Loti les pages si sensibles de son "Pèlerin d'Angkor"¹³. Mais si Angkor est, fort justement, la cité la plus célèbre, elle n'est pas l'unique capitale historique du royaume; nombreuses sont les autres cités, parfois perdues dans la forêt mais, comme elle, riches de ruines grandioses, qui peuvent se parer du titre de capitales.

En effet, au contraire des nations occidentales qui s'enorgueillissent de l'ancienneté de leur capitale et pour lesquelles la date de fondation la plus reculée comme l'occupation ininterrompue d'une cité sont un authentique titre de gloire, les nations indianisées - et n'oublions pas que le Cambodge a reçu sa culture de l'Inde - montrent volontiers la grandeur de leur passé par le nombre de leurs capitales. Chaque puissant souverain ou, au moins, chaque dynastie se devait d'avoir sa propre capitale. La conception d'une capitale permanente est, dans les états hindouisés, d'origine relativement récente et c'est peut-être même un apport occidental. Le Cambodge, hindouisé vers les débuts de l'ère chrétienne, a suivi à cet égard la plus pure tradition indienne et nombreux, et souvent aussi imposants, sont sur son sol les vestiges de ses capitales passées.

LES CAPITALES ANTÉRIEURES A LA FONDATION D'ANGKOR

Des plus anciennes capitales, celles du Fou-Nan et du Tchen-La, rien n'a encore été identifié avec certitude. Les villes founannaises sont décrites avec quelques détails par les historiens chinois d'après les récits de leurs ambassadeurs, des vestiges de cités importantes ont été retrouvés et le nom d'une des capitales est connu: *Vyâdhapura*, "la cité des chasseurs" mais son site n'a pu être localisé avec certitude. *Go-Oc-Eo*, la plus ancienne ville du Fou-Nan actuellement reconnue, découverte par M. Louis Malleret¹⁴, était un port et ne peut prétendre au titre de capitale malgré son importance. L'autre cité, *Angkor Borei*, à proximité du Phnom Dà, dans l'actuelle province de Ta Keo, fort riche en vestiges archéologiques pourrait être cette *Vyâdhapura* mais aucune certitude n'a pu être acquise et les travaux de M. George Cœdès tendent au contraire à la placer au voisinage de la colline de *Bà Phnom*, en se basant sur des arguments d'ordre surtout philologique¹⁵. Quant à la capitale du Tchen-La, *Çreshthapura*, dont on sait qu'elle existait encore à l'époque angkorienne, elle a été localisée dans la région de Bassac, mais aucune recherche systématique du site n'a encore été entreprise.

Il nous faut attendre le début du septième siècle de l'ère chrétienne pour rencontrer une capitale dont les ruines se soient conservées jusqu'à nous : *Içanapura* dans le site actuel de *Sambor Prei Kuk* à quelque vingt-cinq kilomètres au nord de Kompong-Thom, capitale d'Içanavarman, l'un des premiers souverains créateurs de l'Empire khmèr et unificateurs, sous l'égide du Tchen-La, du Tchen-La et du Fou-Nan. Comme toutes les anciennes villes khmères, Sambor Prei Kuk ne nous livre que les ruines de constructions religieuses car seuls les Dieux étaient dignes d'habiter des demeures en matériaux durables mais ces ruines, réunies en trois groupes disposés du Nord au Sud, nous présentent un ensemble remarquable d'architecture de la première moitié du septième siècle¹⁶ avec

¹³ [Pierre Loti, *Un pèlerin d'Angkor*, Editions Kailash, Bibliotheca asiatica, 1994, 104 p.]

¹⁴ [Louis Malleret, *Archéologie du delta du Mékong*, 4 volumes, EFEO, Paris, 1959-1963.]

¹⁵ [Cf. Georges Cœdès, « Etudes Cambodgiennes XXXVI : Quelques précisions sur la fin du Fou-Nan » in *BEFEO XLIII : 1-16.*]

¹⁶ - La tour principale du Groupe du centre est postérieure et date vraisemblablement des premières décades du neuvième

des aspects qui ne se retrouveront plus par la suite. Cette architecture, où la brique est d'un emploi presque exclusif puisque seuls les éléments décoratifs sont en grès, montre les plus grandes affinités avec l'architecture de l'Inde par le choix des motifs de décoration. Mais des thèmes qui sont proprement khmers y apparaissent déjà, ceux-ci prendront très vite la place prépondérante faisant de l'art khmer l'art le plus indépendant de tous ceux qui ont reçu une imprégnation indienne. Certaines tours de plan octogonal, de grands piédestaux, une muraille de brique décorée de médaillons sculptés, la beauté des linteaux font de Sambor Prei Kuk un groupe de monuments unique tant par la perfection de la sculpture que par l'originalité de thèmes qui disparaîtront dans les siècles suivants.

La période troublée qui succéda à cette première tentative d'unification du Cambodge et dura approximativement pendant tout la huitième siècle amena la division du pays en deux nouveaux états : le Tchen-La " d'eau " au sud, avec une capitale qui n'est pas localisée, et le Tchen-La " de terre " avec sa capitale *Çambhupura* qui correspond au site archéologique de *Sambor* sur le Mékong dans la région de Kratié ville dont le nom actuel paraît un écho affaibli de l'ancien toponyme.

Avec le roi *Jayavarman II* qui régna durant toute la première moitié du neuvième siècle, nous assistons à l'unification définitive du pays et à la fondation de ce qu'on est convenu d'appeler la "royauté angkorienne". Ce souverain qui, disent les inscriptions, "revenait de Java"¹⁷ où il semble qu'il avait été emmené en captivité pendant la période de troubles, avait fort à faire pour rétablir son autorité sur un pays divisé où certaines provinces au moins étaient tombées dans un état voisin de l'anarchie; aussi son règne apparaît-il comme un long périple à travers le royaume avec fondation de cinq capitales successives, capitales destinées à asseoir l'autorité royale dans les principales provinces. Toutes ces fondations sont connues par l'épigraphie mais elles n'ont pas toutes été localisées. Deux au moins méritent de retenir l'attention : *Hariharalaya*, que Jayavarman II occupa à deux reprises, vers le début de son règne et de nouveau vers la fin, puisqu'il y revint mourir, et *Mahendraparvata*, le "Mont du grand Indra". La première correspond à la partie la plus ancienne du site de *Roluos* et comporte quelques sanctuaires où se décèlent assez facilement les deux périodes de construction, début et fin du règne. *Mahendraparvata* n'a été localisé que vers 1936 seulement car, si l'on savait depuis longtemps que le " Mont du grand Indra n'était autre que le *Phnom-Kulên*, on hésitait à placer sur une montagne d'accès difficile une capitale qui avait joui d'un grand renom et elle avait été recherchée au pied de la montagne, parfois assez loin puisqu'on avait même pensé, à une date où la chronologie des monuments khmers n'était pas encore établie, qu'elle pouvait correspondre au Prah Khan d'Angkor¹⁸. En réalité c'était bien sur le *Phnom-Kulên* lui-même qu'il fallait la chercher et c'est sur le plateau que M. Philippe Stern a reconnu tout un ensemble de sanctuaires qui constituaient l'armature religieuse de la capitale de Jayavarman II¹⁹. Ces monuments, en brique comme aux siècles précédents, sont disséminés sur une aire étendue; l'accès quelque peu malaisé au plateau de *Phnom-Kulên* n'en rend pas la visite facile et c'est fort regrettable pour le touriste car si les monuments méritent d'être vus, la montée vers le sommet de la montagne constitue une des plus belles excursions du Cambodge dans une forêt magnifique, avec des chaos rocheux et le paysage grandiose d'une cascade qui, à elle seule, mériterait le déplacement.

Quoiqu'il en soit, comme ce sont des capitales que nous nous sommes proposé d'évoquer, nous ajouterons quelques mots sur les sanctuaires du *Kulên*. Ceux-ci montrent dans leur décor un curieux et fort réussi mélange de thèmes traditionnels, d'emprunts aux arts étrangers et d'innovations. Un tel mélange ne saurait nous surprendre: un règne fort se doit, succédant à une période quelque peu anarchique, de rénover son art car c'est un moyen de montrer sa puissance; aussi les architectes de Jayavarman II font-ils flèche de tout bois, empruntant à l'art de Java comme à celui du Champa... pourtant ces emprunts ne sont sans doute pas qu'affaire d'artistes et nous ne saurions oublier que le roi revenait de Java où il avait passé sa jeunesse et que, d'autre part des recherches récentes²⁰ ont

siècle.

¹⁷ [La recherche a progressé depuis 1953 : il n'est nullement attesté que le « Java » de Jayavarman II soit situé en Insulinde, et l'on ne sait vraiment où le placer : cf. Dagens, Bruno, *Les Khmers, Guide Belles Lettres des Civilisations*, 2003 : 27.]

¹⁸ - Les premières études critiques sur la chronologie des monuments khmers sont issues des travaux de M. Ph. Stern et datent de 1927 : "Le Bayon d'Angkor-Thom et l'évolution de l'art khmer "; *Annales du Musée Guimet*, Bibl. de vulgarisation t.47.1927.

¹⁹ [Cf. Philippe Stern, *La transition de l'art pré-angkorien et Jayavarman II, Etudes d'Orientalisme publiée par le Musée Guimet*, II : 507 sqq.]

²⁰ - Pierre Dupont. Tchen-La et Panduranga (*Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, Tome XXIV n° I – 1^{er} trimestre 1949).

établi qu'une province du Sud du Champa était restée un fief de l'ancien Tchen-La. Raison politique ou fait d'architectes, nous rencontrons sur le Kulên un sanctuaire²¹ qui est une authentique construction chame et c'est même, probablement la plus ancienne construction chame encore debout de nos jours...

Nous avons écrit plus haut que Jayavarman II était revenu à *Hariharalaya* (Roluos) pour y achever son long règne, c'est là que ses successeurs établirent, eux-aussi, leur capitale. Celle d'Indravarman n'est pas sur le site même qu'avait choisi Jayavarman II, mais juste à proximité. Grâce aux inscriptions, nous connaissons l'ordre chronologique des fondations du nouveau monarque et celles-ci montrent, pour la première fois, des préoccupations d'ordre édilitaire. En effet, les inscriptions nous apprennent qu'Indravarman creusa d'abord un grand étang sacré puis construisit un sanctuaire à la mémoire de ces ancêtres divinisés et, en dernier lieu, le temple destiné au culte royal, celui-là même qu'avait institué Jayavarman II pour marquer de façon intangible l'indépendance de son royaume. Cet ordre de fondation restera immuable tout au long de l'histoire ; s'il répond à des données religieuses évidentes, il n'en dénote pas moins aussi des préoccupations d'ordre pratique... Il est évident que la création d'une grande ville exigeait, tout d'abord, le creusement d'un vaste bassin destiné à maintenir une quantité d'eau suffisante quelle que soit la saison. C'était, en quelque sorte, la transposition sur le plan urbain de l'antique conception de la mare commune que le narrateur chinois de l'Histoire des Leang décrivait en ces termes, à propos du Fou-Nan : " Là où ils habitent, ils ne creusent pas de puits, ils ont en commun un bassin où ils puisent de l'eau"; nous savons qu'un tel bassin existe encore de nos jours dans chaque village. Du grand étang creusé par Indravarman, il ne reste plus rien de nos jours car il est asséché depuis des siècles, mais le tracé de ses bermes se distingue encore facilement en avion comme les contours de la ville elle-même, vaste quadrilatère de plusieurs kilomètres de côté.

Les temples dynastiques et du culte royal sont facilement accessibles, à proximité de la route de Phnom-Penh, peu après avoir dépassé le chemin de Roluos, en se dirigeant sur Siem-Réap, ce sont Prah-Kô, daté de 879, et Bakong daté de 881. Le premier est un ensemble de six tours groupées sur deux rangs, en brique; elles ont le rare mérite d'avoir conservé une part importante de leur décoration de stuc qui, exubérante et calme tout à la fois, donne un excellent exemple, avec les éléments sculptés dans le grès, de l'art de la fin du neuvième siècle plein d'une verve raffinée. Le second, Bakong, est la première réussite de cette invention khmère du " temple-montagne " qui aboutira, moins de trois siècles plus tard, à cet indiscutable chef-d'œuvre que constitue Angkor-Vat. Le groupe architectural de Bakong n'est pas aussi impressionnant, et s'il ne faut pas oublier que la tour-sanctuaire qui s'élève à son sommet est l'œuvre d'un souverain postérieur, par ailleurs relevée d'un amas de décombres grâce à un travail remarquable d'anastylose conduit par M. M. Glaize, il n'en reste pas moins que l'ensemble est d'une rare pureté de lignes et de proportions particulièrement heureuses.

LA FONDATION D'ANGKOR

Avec le règne du successeur d'Indravarman, Yaçovarman, la capitale va se déplacer vers le Nord-Ouest et se fixer dans cette région d'*Angkor* où elle demeurera presque sans interruption durant de longs siècles devenant le symbole - même de la royauté khmère. Comme l'avait fait son prédécesseur, il semble que le premier soin de Yaçovarman fut d'entreprendre le creusement d'un gigantesque étang destiné à l'alimentation en eau de sa future capitale; cet étang n'est autre que le Baray oriental d'Angkor, lui aussi complètement asséché aujourd'hui, mais dont les levées de terre sont encore nettement visibles du sol-même. Après avoir édifié en 893 au milieu de l'étang creusé par son père l'ensemble de Lolei, à la mémoire de ses ancêtres divinisés, il commençait la construction de sa nouvelle capitale *Yaçodharapura*. Cette ville, sur la foi d'une lecture insuffisamment critique des inscriptions, fut confondue avec l'actuelle Angkor-Thom jusqu'en 1927, date à laquelle un travail de M. Philippe Stern amena à conclure que la cité ceinte de murailles et centrée sur le Bayon ne pouvait être la ville de Yaçovarman mais celle-ci restait à identifier. Tandis que M. George Cœdès replaçait le Bayon et Angkor-Thom à leur vraie place²², sous le règne de Jayavarman VII, c'est à Victor Goloubew²³ et à M. Henri Marchal²⁴ qu'il appartient de situer Yaçodharapura. Cette ville, vaste carré de quatre kilomètres de côté, est située sensiblement au Sud de la ville actuelle et son enceinte de

²¹ - Le Prasat Damrei Krap.

²² [Georges Cœdès, « Etudes Cambodgiennes XIX : La date du Bâyon » in *BEFEO XXVIII* : 81-102.]

²³ [Victor Goloubew, « Le Phnom Bâkhèæ et la ville de Yaçovarman » in *BEFEO XXXIII* : 319 sqq.]

²⁴ [Henri Marchal « Notes sur le Palais-Royal d'Angkor-Thom » in *Arts et Archéologie Khmers*, II : 303 sqq.]

levées de terre et de larges fossés est encore parfaitement visible dans sa partie Sud-Ouest, surtout en saison des pluies; c'est elle encore que traverse la route venant de Siem-Réap, peu avant d'arriver à Angkor Vat. Quant au temple-montagne élevé pour le culte royal, c'est la grande pyramide à gradins, dressée sur la colline naturelle du Phnom Bakhèng, temple composé de cent-neuf sanctuaires dont la masse imposante domine l'ancienne ville et la campagne environnante, première construction majeure réalisée entièrement en pierre, au centre géométrique de la cité.

KOH KER, CAPITALE ÉPHÉMÈRE DU DÉBUT DU DIXIÈME SIÈCLE

Malgré son importance, le site de Yaçodharapura devait être vite abandonné et dès 921 un grand souverain usurpateur, Jayavarman IV, commençait la construction d'une nouvelle capitale à quelque quatre-vingt-cinq kilomètres au Nord-Est d'Angkor. Cette cité, *Chok- Gargyar*, n'est autre que le vaste ensemble de *Koh-Ker* dont le nom a conservé le souvenir de l'ancienne appellation.

Le site de Koh-Ker, malheureusement d'accès difficile, impossible en saison des pluies, est l'une des capitales les plus étonnantes de l'ancien Cambodge. Résidence éphémère, puisqu'elle ne fut occupée que durant quelque vingt-cinq ans, elle n'en groupe pas moins un ensemble très important de monuments d'une profonde originalité et très personnels tant par leur conception que par le choix des thèmes décoratifs. La ville, désaxée par suite des dispositions du terrain, est un vaste rectangle comportant, à l'accoutumée, un grand bassin, le Rahal; quant au temple du culte royal, sans doute juxtaposé pour la première fois au temple dynastique, c'est une construction considérable, le Prasat-Thom, tout en longueur, se terminant sur l'impressionnante pyramide - le Prang - du sanctuaire royal proprement dit, pyramide à gradins, entièrement construite de main d'homme, s'élevant à trente-six mètres de hauteur et dont la construction semble avoir été considérée comme un véritable tour de force à en croire les inscriptions. Le sanctuaire qui devait couronner cette orgueilleuse pyramide est malheureusement demeuré inachevé, mais il n'en reste pas moins que l'ensemble du Prasat-Thom comporte les sanctuaires les plus considérables que l'architecture khmère ait conçus : qu'il nous suffise d'évoquer les "colonnettes " de l'un d'eux, hautes de près de six mètres et de cinquante-cinq centimètres de diamètre et de les comparer aux colonnettes de n'importe quel autre sanctuaire pour nous en convaincre. Mais le colossal n'est pas le seul mérite de la ville de Jayavarman IV car la statuaire y fait montre de qualités d'invention exceptionnelles qui n'excluent pas une réelle grandeur.

LE RETOUR DE LA ROYAUTÉ DANS LA SITE D'ANGKOR

Quelques années seulement après la mort de Jayavarman IV, la royauté revint se fixer dans le site choisi par Yaçovarman. Le roi Rajendravarman appartenait à la lignée de rois qui avait été dépossédée par Jayavarman IV aussi est-il assez naturel qu'il ait cherché à rétablir un lien avec les fondations de son oncle Yaçovarman.

Comme celui-ci l'avait fait à Lolei, il fonde dès 952 au milieu du Baray creusé par son oncle, un temple où est honorée la mémoire de ses parents : le Mébon Oriental, pyramide de proportions plutôt ramassées que couronnent cinq tours de brique. Neuf ans plus tard, il érige le temple-montagne de Pré-Rup, lui aussi couronné de cinq tours de brique mais ceint à sa base de longs bâtiments, héritage de Koh-Ker adapté directement à la pyramide, ancêtres réels de la remarquable composition des galeries d'Angkor-Vat. Pré-Rup, dans son extrême simplicité de composition, constitue l'une des plus parfaites réussites du thème du temple-montagne et l'une des plus attachantes aussi. Bien que la capitale ne cesse plus de porter le nom que lui avait donné son fondateur, il nous paraît peu vraisemblable qu'elle ait continué à coïncider avec la cité de Yaçovarman, dans sa partie spécialement royale tout au moins. Les inscriptions insistent trop sur l'importance qui s'attachait à ce que le temple-montagne occupât le centre de la ville, des expressions comme "et il érigea le Saint Linga au milieu" reviennent trop souvent pour que ce ne soit que de simples métaphores et, malgré l'extrême souplesse des comparaisons employées dans l'épigraphie, nous sommes enclin à penser que chaque temple-montagne nouveau groupait la cité autour de lui.

C'est dans le voisinage immédiat du même site que vont être érigées les fondations des souverains successeurs de Rajendravarman. C'est peut être de son successeur immédiat en effet que date la fondation de Tà Kev qui semble bien être le "Mont d'Or" ou le "Mont de la Corne d'Or" des inscriptions²⁵ centre d'une nouvelle résidence à l'ouest de la digue occidentale du Baray de Yaçov-

²⁵ - La détermination de la date de Takev a fait l'objet d'études conjointes de G. de Coral-Remusat, de V. Goloubew et de M. G.

varman. Ce monument, demeuré inachevé, dresse une silhouette imposante et majestueuse où l'absence presque totale de décor fait ressortir l'harmonie et la sûreté de la composition.

Sans doute vers le même temps était commencée la construction du Palais Royal, à l'intérieur de l'actuelle Angkor-Thom dont rien, soulignons-le, n'existait encore en dehors de fondations d'ordre tout à fait secondaire. Ce Palais Royal, sorte de Cité interdite, groupait à l'intérieur d'une enceinte de pierre, palais et édifices divers construits en matériaux légers dont rien n'a subsisté, et une pyramide à degrés, le Phiméanakas. Ce monument, les bassins et les accès furent l'objet d'embellissements successifs des souverains postérieurs, aussi est-il bien difficile aujourd'hui de distinguer l'ordre dans lequel furent faits les remaniements et l'état primitif de l'ensemble. Face au Palais Royal, et de même époque, s'étendent les deux Khleang, bâtiments en longueur.

Le roi Suryavarman I, usurpateur qui après s'être installé dans l'Est, probablement dans le site primitif du *Prah-Khan de Kompong-Svay*, vint s'installer à Angkor dans les dernières années de la première décennie du onzième siècle, a laissé, gravé sur un des pavillons d'entrée de ce Palais Royal le serment de ses fonctionnaires daté de 1011. Il fit d'importantes fondations dans le royaume mais n'apporta sans doute à Angkor que quelques embellissements.

Son fils et successeur qui monta sur le trône en 1050, entreprit la construction d'une nouvelle cité qui dut coïncider sensiblement avec le tracé de l'actuelle Angkor-Thom. C'est pour cette cité qu'il fit creuser l'immense Baray Occidental, long de huit kilomètres et large de plus de deux, encore en eau sur près de la moitié de son étendue de nos jours. Au centre de sa capitale, il éleva un monument "ornement des Trois mondes", l'actuel Baphuon qui dut frapper d'admiration les contemporains et dont le chroniqueur chinois Tchéou Ta Kouan disait à la fin du treizième siècle que "la vue en est réellement impressionnante". De fait, c'était le monument le plus élevé qu'aient réalisé les architectes khmèrs et l'excès de hardiesse n'en a laissé que des ruines que les efforts constants des architectes de l'École Française d'Extrême-Orient sauvent à grande peine d'une destruction totale; mais tel qu'il se présente à nous, malgré ses blessures, c'est encore l'un des monuments les plus attachants d'Angkor par sa composition et plus encore par le charme de la foule des petits bas-reliefs pleins de verve et de vie qui font de ses murailles un passionnant livre de contes. Au centre du Baray, le même roi avait construit un petit temple où était placée une colossale statue de bronze de Visnu Narayana qui excita, elle aussi, l'admiration de Tchéou Ta Kouan et dont le buste, retrouvé en 1936, est entré depuis peu au Musée Albert Sarraut.

Il semble que dans les toutes dernières années du onzième siècle le royaume se trouva partagé entre l'autorité de deux princes, l'un, héritier de l'ancienne dynastie, continuant à régner à Angkor, l'autre régnant probablement sur le Nord et le Nord-Est du pays et dont la capitale, peut être autour du Prah-Khan de Kompong - Svay, n'est pas encore identifiée. Si le premier souverain semble n'avoir eu qu'un règne sans éclat, c'est de la famille du second qui appartenait " à la noblesse de Mahidharapura" diront les inscriptions, que sont issus tous les grands rois du douzième et du treizième siècle.

Suryavarman II, l'illustre conquérant constructeur d'Angkor-Vat, appartenait à cette dynastie. Lorsqu'il rétablit l'unité en 1113 en " arrachant le pouvoir à deux rois", c'est au souverain d'Angkor et à son propre oncle qu'il usurpa la royauté. Son règne, un des plus glorieux qu'ait connu le Cambodge, vit l'érection d'Angkor-Vat qui, s'il n'est pas à proprement parler une capitale est l'un des monuments les plus vastes et en tout cas le plus parfait parmi tous les chef-d'œuvres de l'architecture khmère et, justement, le plus célèbre. Angkor-Vat, temple funéraire de Suryavarman II élevé de son vivant-même²⁶ marque l'apogée de l'architecture khmère et l'aboutissement, dans une réussite surprenante, de toutes les tendances élaborées au cours de quelque trois siècles d'histoire.

LA PRISE D'ANGKOR PAR LES CHAMS

La période d'une trentaine d'années qui s'écoula après le règne de Suryavarman II fut une période assez troublée dans sa seconde moitié et nous ne savons rien de nouvelles constructions durant ce temps. Peut-être la région du Prah-Khan de Kompong-Svay joua-t-elle le rôle d'une capitale

Cœdès (Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient XXXIV) (1934) p. 401 sq.

²⁶ - G. Cœdès : Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient 1940 et " Pour mieux comprendre Angkor " Paris, A. Maisonneuve.

temporaire, l'importance de ses fossés d'enceinte, reconnus par M. H. Mauger²⁷ tendrait à le faire supposer... Toujours est-il que la période d'affaiblissement qui suivit le règne de Suryavarman II fut mise à profit par les Chams, depuis de longs siècles ennemis des Khmers, et une expédition chame réussissait en 1177 à s'emparer de la capitale par surprise et la mettait au pillage. C'est à Jayavarman VII, lui aussi appartenant à la dynastie de Mahidharapura, qu'il allait appartenir de relever le pays de ses ruines et de construire une nouvelle capitale qui soit digne de lui.

JAYAVARMAN VII ET LA CONSTRUCTION DE L'ACTUELLE ANGKOR-THOM

Jayavarman VII chassa les Chams du Cambodge puis, les poursuivant, porta la guerre sur leur propre sol et annexa le Champa. Dans le même temps il rétablissait l'ordre intérieur et après avoir peut-être séjourné quelque temps au Prah-Khan de Kompong-Svay, il reconstruisait la capitale. Celle-ci, à en croire les inscriptions placées dans les petits monuments érigés aux angles intérieurs de l'enceinte, était achevée et inaugurée dès 1181 en même temps que Jayavarman VII était couronné. Les mêmes inscriptions ajoutent : "La ville de Yaçodharapura telle une jeune fille de bonne famille, bien assortie à son fiancé et brûlante de désir, ornée d'un palais de pierres précieuses et comme vêtue de ses remparts, fut épousée par le roi... au cours d'une fête magnifique, sous le dais de sa gloire déployée"²⁸.

Il peut paraître surprenant que cette ville qui n'est autre qu'Angkor-Thom ait été achevée dans un temps si court. Avec son fossé, ses murailles longues de douze kilomètres et ses cinq portes monumentales il n'est guère vraisemblable qu'elle ait pu être construite en un si petit nombre d'années et il est probable que les inscriptions n'attendent pas l'achèvement de ces gigantesques travaux pour les célébrer et que les remparts auxquels font allusion le lapicide étaient plus modestes que ceux que nous voyons aujourd'hui. L'ardeur constructrice de Jayavarman VII ne se borna pas là et pour ne tenir compte que de ce qui ressort vraiment à sa capitale il convient encore de noter les terrasses qui précèdent l'entrée est du Palais Royal et l'embellissement de ses bassins. Mais une capitale digne de ce nom devait comporter nécessairement l'érection d'un nouveau temple en son centre : il érigea de sa croisée des axes l'étonnant et unique Bayon, maintes fois remanié au cours de sa construction, surprenant et mystérieux, tout surchargé d'un symbolisme qui ne se laisse pas toujours aisément deviner mais tout plein de la gloire éternelle des Dieux et de celle, actuelle, de Jayavarman VII.

Roi idéaliste et positif tout à la fois, il ne se contenta pas de couvrir le Cambodge d'une foule de sanctuaires, quelquefois immenses, il relia sa capitale aux principaux points du royaume par un réseau de routes avec ponts de pierre et gîtes d'étapes dont beaucoup existent encore aujourd'hui; beaucoup de routes actuelles empruntent les tracés anciens et une route comme celle de Phnom-Penh à Siem-Réap franchit, à Kompong-Kedei, l'un des anciens ponts khmers.

La capitale resta fixée à Angkor-Thom sous les successeurs de Jayavarman VII et c'est elle que visita Tchéou Ta Kouan entre 1296 et 1297. L'écrivain chinois accompagnait l'ambassadeur envoyé par les Mongols auprès de la cour pour essayer d'en obtenir le tribut. Bien que le Cambodge ait connu à ce moment une série de guerres malheureuses, Tchéou Ta Kouan a laissé un récit émerveillé, par ailleurs fort utile à l'historien, de ce qu'il vit dans la capitale des rois khmers²⁹. Si ce chinois raffiné a jugé sans indulgence certaines coutumes étrangères à celles de sa race, il n'a pas pu rester insensible au faste de la cour et décrit, avec une admiration non feinte, les fêtes et les cérémonies auxquelles il a pu assister.

Depuis le milieu du quinzième siècle, Angkor, trop menacée, a été abandonnée et la capitale s'est repliée vers le sud, finalement sur le site des Quatre-Bras où a été fondée l'actuelle Phnom-Penh. Angkor-Thom était devenue depuis lors une ville morte et la végétation s'en est emparée, l'étouffant et la protégeant tout à la fois. Les archéologues de l'École Française d'Extrême-Orient se sont employés à desserrer l'étreinte de la forêt et à panser les blessures, œuvre gigantesque qui paraît sans fin. Grâce à eux, les touristes sont revenus, retrouvant après de sept siècles de distance un peu de l'admiration de Tchéou Ta Kouan... Mais on ignore trop qu'il n'y a pas qu'aux yeux des

²⁷ [Cf. H. Mauger, « *Pràh Khñn de Kompon Svay* » in *BEFEO*, XXXIX : 197 sqq.]

²⁸ - cf. George. Coedès - op. cit. et " Un Grand Roi du Cambodge, Jayavarman VII " Phnom-Penh. Éditions de la Bibliothèque Royale 1935.

²⁹ - Sur le récit de Tchéou-Ta-Kouan : Voir la traduction de P. Pelliot " Mémoires sur les coutumes du Cambodge " Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient II (1902) p. 173 sqq.

touristes qu'Angkor n'est plus tout à fait une ville morte. Il faut voir les foules de gens humbles se presser dans les ruines au moment de Chol Chhnam, le jour de l'an cambodgien, pour s'apercevoir de tout ce que l'antique Yaçodharapura peut encore représenter confusément pour eux...